

6ème Année— No 4.

LE NUMERO: 10 CENTS:

Samedi, 18 mai 1907.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



L'Enfant et le Papillon

... SOMMAIRE ...

- Le Prince et le Poète (poésie) Jules-Mario-Lanos
- Notre Concours La Directrice
- Causerie Madame Aubry
- Le Nid Paternel Jean de Canada
- Sur un Pot de Confitures Pierre Lorraine
- Petite scène d'un grand drame. Pamphile LeMay
- Propos d'Etiquette Lady Etiquette
- Page de la Jeunesse Tante Ninette
- Les Petits Fumeurs Marc Legrand
- Lettre d'Anjou M. A. de Lauzon
- Au But (feuilleton) Marie Thiéry
- Conseils utiles, Recettes faciles, Etc...

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette. Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

LES CAPSULES CRESOBENE

Si tout le monde connaissait bien la valeur thérapeutique des Capsules Cresobene, leur extraordinaire puissance préventive et curative et les services qu'elles peuvent rendre, par les temps humides et froids, à tous ceux qui ont les bronches sensibles et délicates, on n'hésiterait pas à en avoir toujours un flacon dans sa poche. Quelques-unes de ces capsules suffisent à arrêter les rhumes, les bronchites et toutes les affections des voies respiratoires.

Les CAPSULES CRESOBENE

constituent un remède de premier ordre, un médicament très actif dont les vertus curatives, constatées dans tous les cas de rhumes, bronchites, catarrhe, asthme, irritation de poitrine, etc., réussissent à guérir les plus opiniâtres et se montrent efficaces là où tous les autres remèdes ont échoué.

En vente dans toutes les pharmacies au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la maille, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DEOARY, pharmacien, depositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine.

SOMMAIRE DU NUMERO DE LA 'REVUE SEMAINE' DU 4 MAI

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire : Alfred MEZIERES de l'Académie française : "La femme du grand Condé". Edouard ROD : "La psychologie du romantisme", d'après M. P. Lasarre. Ernest TISSOT : "Le docteur Tronchin". (A propos d'un livre récent.) Georges d'ESPARBES : roman : "Le Briseur de chaînes (II)". Comte ESTERHAZY : "La Cour de l'Impératrice Catherine de Russie (1791)". Lettres publiées par Ernest Daudet (II). Paul RENAUDIN : Nouvelle : "Une enquête". Ch. LEVIF : "Les Idées au Théâtre". — Les Faits de la semaine. — La Revue des revues françaises et étrangères. — La Vie mondaine. — La Vie sportive.



Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicinale, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOUVIN, WILSON & CIE
Soleils concessionnaires, Montréal

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

Le Prince et le Poète

(A l'auteur des "Victimes de l'Idéal", Mme Dandurand)

Front haut et raide en son armure,
Le prince approche du portail,
Où la foule admire et murmure
En ouvrant le double vantail.
Sourd à la douce mélodie
Qui s'envole des deux beffrois,
Il n'entend que sa lourde épée
Battant la mosaïque en croix
Sur son bras, plus femme que reine,
La princesse pose sa main,
Et des pages lèvent sa traîne
Hors des souillures du chemin.
Pauvres serfs que son seigneur foule
Sous son talon superbement !
Elle sourit à votre foule
D'un sourire triste et charmant,
Elle est bien à plaindre elle même ;
Cruel et jaloux tour à tour,
Soit qu'il la haisse ou qu'il l'aime,
Son époux l'enferme en sa tour.

Or, voyez, image muette,
Ce rêveur le regard aux cieux:
Serait-ce un saint ? est-ce un poète
Ou quelque fol insoucieux ?
Le dos à la muraille grise
Du temple, il dédaigne la cour,
Et des serfs se singularise,
En n'allant pas où chacun court
Son œil suit la bande affolée
Des martinets volant en rond
Après l'harmonie envolée,
Et l'extase brûle son front.
— Que n'est il aussi muni d'ailes
Pour échapper à nos limons,
Et fuir avec les hirondelles
Dans l'azur par delà les monts,



Vers les pays de l'harmonie,
De l'amour, de la liberté,
Où, sous la lumière infinie
Il n'est qu'un jour et qu'un été.

Le cœur de cette femme pleure
Sous la soie et sous le brocart,
Et le poète, hélas ! se leurre
D'espoirs vains, lâbas, à l'écart ;
Car il n'existe dans ce monde
De tangible que le grossier :
Le pier étouffe sous l'immonde ;
Tout heureux est un carnassier.

Mais, ô rêveurs, que vous importe
Le Réel triste et décevant,
Si l'idéal qui vous emporte
Parfois sur ses ailes de vent,
Vous prend pour nous servir d'exemple
Et retenir nos yeux un peu
A la haute voûte du temple
Où trône éternel le bon Dieu !

L'Idéal n'est point une proie,
Mais un aigle au bec affamé
Qui fait saigner, déchire et broie
Les malheureux qui l'ont aimé.

L'Idéal est une sonnaille
Vaine, ô femme, ô poète, ô freux,
Qui vous attire et vous tenaille
Le cœur de mirages affreux,

Qui vous berce comme en un rêve
De sa musique aux sons ténus,
Vous auréole une heure brève,
Et vous laisse mourir tout nus.

Jules-Mario Lanos

NOTRE CONCOURS

Nous avons examiné tous les manuscrits qui nous ont été soumis et nous en sommes venus à la conclusion de décerner les prix dans l'ordre suivant :

1er Prix, KRÉBIN KOUÏ ; 2e Prix, FRANÇOIS ; 3e Prix, IMPARTIAL.

Nous regrettons qu'il n'y ait pas plus de récompenses à donner. Tant de réponses intéressantes nous sont parvenues, marquées au coin de la plus fine observation, que, réellement nous avons été dans l'embarras du choix. Pourquoi avons-nous subi l'influence de celles-ci plutôt que de celles-là ? c'est peut-être à cause de la petite pointe d'originalité qui les distingue.

LAURE CONAN

J. E. ROBIDOUX

GONZALVE DESAULNIERS

N.B.—Les réponses primées seront publiées dans le prochain numéro ainsi que les noms des heureux lauréats. Nous donnerons de plus les meilleures réponses des autres concurrents.

La Directrice.

Causerie

De désirer qu'on l'aime, donne à la femme les plus aimables vertus, et si une certaine coquetterie est un principe de mal, il y en a une autre, la bonne, qui ne peut être que bien-faisante, et sans laquelle la femme la plus aimée, perdra nécessairement de son empire.

Vite que je m'explique, j'en vois qui haussent les épaules un peu dédaigneusement : qu'elles m'écoutent bien, elles ne se doutent pas que c'est surtout pour elles que je parle.

Trop souvent la jeune fille en se mariant, sûre de l'amour de son mari, cesse presque tout effort pour lui plaire.

Trouvant juste et nécessaire l'hommage qu'elle reçoit, elle le considère trop comme un droit, et elle paraît ignorer que son bonheur tout neuf est aussi fragile que précieux, qu'elle doit le garder et le soigner comme un trésor.

Elle n'a pas assez l'inquiétude

charmante, qui rend attentive : posée en petite idole, elle s'attend à ce que ses fantaisies fassent loi, et à ce que ses goûts soient la règle de la communauté.

Elle fait la moue devant ce qui lui déplaît et ne se gêne pas pour être brusque et impatiente... et le pauvre garçon qui la croyait souple, douce et d'humeur égale ne retrouve pas toujours dans sa femme la petite fiancée qu'il aimait tant.

Prenez garde, petites imprudentes, ne devenez pas vos propres rivales, et tout légers qu'ils soient, ne laissez pas naître les regrets.

Défiez-vous des exigences et des petites tyrannies, que votre mari commence par accepter en riant, mais contre lesquelles il se révolte dès qu'elles entravent sa liberté.

Apprenez à sourire d'un retard qui vous ennuie, et à accepter sereinement l'annonce d'une sortie qui vous désappointe. Tous les reproches du monde ne feront pas disparaître le retard, et il est assez probable que les prières pour le garder à la maison l'ennuieront sans changer ses projets.

Cet homme-là vivait avant son mariage ; il y a ses affaires, ses amis, des intérêts à surveiller ; essayez de le comprendre et de ne pas croire que votre mariage empêche la terre de tourner comme avant.

Vous voulez garder votre mari, le plus sûr moyen de vous l'attacher, c'est de ne pas lui apporter de déceptions. Qu'en toute occasion, il vous trouve à la hauteur de son rêve. Qu'après chaque petite épreuve, il vous admire franchement pour votre sang-froid, votre gaieté et votre courage.

Soyez si parfaitement aimable que ce lui soit toujours une joie de vous retrouver.

Vous pouvez me croire : c'est très difficile d'aimer ! à part tout son cœur, il y faut plus d'esprit que pour gouverner un royaume.

Si les jeunes filles apprenaient qu'il faut aimer ceux qu'on aime pour eux et non pour elles, ce serait déjà beaucoup d'acquis pour leur bonheur futur. Certes, personne plus que moi ne reconnaît que les femmes sont bonnes, aimantes et dévouées, mais per-

sonne, non plus, ne les trouve plus gauches dans les commencements de leur vie conjugale.

L'expérience les rend plus fines, mais ne leur rend pas le pouvoir et le prestige perdus pour des bagatelles et des caprices d'enfant.

Et puis, petite madame, songez à tirer le bonheur de vos occupations, petites et grandes. Il n'en est pas une seule qui ne paraisse à une femme, un foyer de joie, si elle y met de l'amour.

Les choses qui nous entourent changent si bien d'aspect, se rapetissent ou s'agrandissent tellement, selon que nous les prenons pour ce qu'elles sont ou que nous les glorifions de pensées d'au-delà. De pensées, je dis, et non de chimères. Ni de chimères roses, ni de chimères noires! Remplissez vos yeux d'amour, et puis regardez les choses hardiment et véridiquement, et dites-vous: ce que tant d'autres ont fait, je puis le faire, et bien facilement puisqu'il m'aime et qu'il s'agit de le rendre heureux.

Et vous vous étudierez à accomplir toutes vos fonctions de maîtresse de maison sans cesser d'être séduisante.

Que vous soyez riche ou que vous ne le soyez pas, une obligation s'impose, c'est d'être toujours très soignée dans votre mise. Ne vous laissez pas voir par votre mari dans un négligé un peu débraillé, dans lequel vous ne recevriez pas un étranger. Ne tenez-vous pas davantage à lui plaire? Alors, pas de papillottes, de robes défraîchies ou décousues!

La simplicité n'exclut pas l'élégance, et le plus joli petit peignoir n'est pas toujours fait d'étoffes coûteuses.

Et si vous devez travailler, faites-le résolument et gaiement, ne vous plaignez pas de vos fatigues quand lui revient vers vous pour se reposer des siennes. Ne lui dites pas vos petits ennuis, il n'y peut rien. Pourquoi les ajouter aux siens?

Aimez-le, c'est-à-dire, cherchez votre bonheur dans le sien sans vous demander si cela est philosophique.

Mes petites amies, ne croyez pas ceux qui vous disent qu'en agissant ainsi vous vous effacez trop et que

votre rôle est par trop secondaire. Ce n'est pas vrai.

Plus vous serez douces, gracieuses, dévouées et gaies, plus vous serez aimées; plus vous serez aimées, plus vous dirigerez les choses dont les hommes croient avoir la conduite. Devenez mieux que bonnes, devenez charmantes pour séduire, envelopper, lutter au besoin mais sans violence ni éclat. Et pour finir, souvenez-vous que si les hommes doivent gouverner, les femmes peuvent les diriger, seulement, cette direction ne peut s'imposer qu'à force de patience, de tact, et surtout, à force d'amour.

Danielle Aubry.

La Fédération Nationale

C'est le dimanche, 26 mai, que doit s'ouvrir, à Montréal, le Congrès de la Fédération Nationale de la Saint-Féan-Baptiste.

C'est la première œuvre sociale féminine et canadienne-française qui s'affirme de la sorte parmi nous, et lorsque nous songeons à l'action salutaire qu'elle est appelée à exercer, nous nous réjouissons de tout notre cœur de cette heureuse innovation.

Le programme de ce congrès, habilement et sagement préparé, est d'un intérêt au plus haut point palpitant. Des questions d'une importance vitale y seront longuement traitées et les personnes qui auront quelque chose à dire sur chacun des articles exposés sont invitées à prendre part aux discussions.

Nous augurons beaucoup de bien de ce premier congrès dont nous suivrons les résultats avec toute l'ardeur qu'un cœur plein de zèle peut apporter à l'avancement, au développement de la vie intellectuelle et morale de ses compatriotes. Les œuvres de charité, d'éducation et les œuvres économiques seront largement représentées, et Lady Jetté, la gracieuse et intelligente souveraine de Spencer-Wood présidera chacune des séances du Congrès.

Le seul avantage du malheur, c'est qu'il tue tous les petits chagrins qui agitent la vie.

Le Nid Paternel

Au printemps, ma joie, c'est d'ouvrir ma fenêtre, car elle a vue sur la cime d'un grand chêne où pépient les moineaux et sifflent les merles. Là, devant cet arbre plein d'oiseaux, je trompe donc mon impatience de pouvoir aller, dans les bois et les plaines, voir les fêtes des rossignols et des fauvettes. Puis, un spectacle sans pareil, c'est de regarder les amants ailés cacher leur rendez-vous dans le jeune feuillage. Cependant, un matin, en observant mes gentils voisins, je fus attendri, lorsque j'en remarquai un qui se trouvait seul dans un vieux nid du printemps passé. Tous ses compagnons chantaient amoureusement dans leurs fraîches maisonnettes de paille, tandis que lui se taisait au fond de l'ancien nid...

Or, à cet oiseau solitaire et silencieux combien de mortels sont pareils.

Dans ce vaste monde, où les hommes ne sont que pour quelques saisons, leur rêve n'est-il pas, en effet, de se construire un toit. Mais, comme l'oiseau que je découvris, un jour, seul dans un vieux nid..., — peut-être parce qu'il n'avait pu trouver un peu de paille pour s'en faire un, plus propre à l'amour, — beaucoup de pauvres diables ne restent-ils point dans la solitude de la vieille maison, parce qu'il leur manque, à eux aussi, l'argile nécessaire pour fonder un tout petit foyer.

Où! comme je les plains ces pauvres isolés, car il n'y a rien de plus triste qu'un nid où l'on est seul et sans amour!...

Jean de Canada

M. J.-G. Yon, éditeur de musique, rue Sainte-Catherine-Est, vient de lancer dans le public un nouveau chant patriotique canadien, destiné, sans doute, à obtenir beaucoup de succès. Les paroles sont de M. J.-H. Malo et la musique de M. D. McNamara. Nos remerciements pour l'envoi de ces pages musicales.

Sur un pot de confitures

C'était une boîte carrée d'aspect quelconque.

Elle m'intéressa cependant dès le premier abord. Son arrivée fut opportune. Le jour était las ; il neigeait ; non de la neige mousseuse et brillante du bel hiver, mais de cette neige de printemps qui semble avoir été déjà piétinée là-haut, de la neige qui aurait déjà servi.

Mes pensées étaient couleurs du temps, elles se traînaient pesantes et grises.

La boîte fut un peu d'imprévu. O joie !

L'adresse tracée d'une main inhabile m'intrigua ; on eut dit d'un grec s'essayant avec un pinceau chinois. Les caractères étaient à la fois contournés et raides.

"Son Excellence, Monsieur Pierre Lorraine".

Son Excellence!!!

Ça devait être quelque affreux "Poisson d'avril".

Les timbres... roumains.

Lointains souvenirs.

Il me semble cependant que c'était d'hier.

Je me revois encore dans le petit rez-de-chaussée de la rue Solérino, encombré de tapis turcs, de tentures apportés de ce bizarre Orient d'Europe qui s'étend de Pest aux bouches du Danube.

Je sens l'odeur spéciale faite de tabac fade et blond, de thé de Russie et de parfumerie cher.

Lui, très grand, un peu gras ; beaucoup d'épaules et trop de manches, une tête admirable de pâtre grec, les cheveux noirs et frisés plantés bas sur le front, que continuait sans inflexion la ligne du nez ; la bouche voluptueuse et charnue ; et dans ses yeux immenses toute la langueur et parfois la violence brutale de sa race d'esclaves conquérants.

Il était vraiment trop beau — c'était presque une faute de goût. Il eut certainement gagné à l'être moins.

Prince en son pays, il n'était à Paris qu'un rastaquouère. Pourquoi me prit-il en affection ? Mystère des affinités par contrastes. Il m'aimait néanmoins autant qu'il était capable d'aimer un homme, avec un égoïsme inconscient et féroce. Je lui étais utile ; mon activité secouait son inconcevable mollesse, mon expérience l'empêchait de commettre des erreurs trop orientales. Je le conseillais dans ses achats de chemises et je corrigais ses épîtres amoureuses.

Notre intimité était tumultueuse, faite de raccordements et de brouilles. Mon indépendance s'accommodait mal de ses façons autoritaires. Il était toujours prêt à ordonner en "sultan" et moi à l'envoyer paître en "gamin de Paris". Ses rages étaient extraordinaires ; trois cents ans plus tôt il m'eût fait empaler ou écorcher vif. Le lendemain il venait me demander pardon au saut du lit. Je jouais alors le grand vizir qui boude ; il allait aux dernières bassesses, et quand son prince j'avais cédé, sa joie était aussi exubérante que ses fureurs de la veille ; il m'eût donné la moitié de son royaume.

Un soir son valet de chambre arriva chez moi décomposé. Son maître avait voulu se tuer pour..... un caprice déçu ! Je le trouvais couché sur un divan, sans connaissance, un bras pendait ; du poignet déchiqueté, une mare de sang avait coulé, inondant le tapis. Il avait essayé de se couper les veines et avec quoi ?

D'abord, avec un gigantesque kaudgiar, qui avait jadis été donné à un de ses ancêtres plus ou moins hospodar de Moldo Valachie, par le peuple reconnaissant d'exploits invraisemblables. Cette arme somptueuse et désuète s'étant refusé à

remplir le meurtrier office qu'on exigeait d'elle, il avait continué avec une pince à ongles. Cette tentative le peignit tout entier. L'orgueil sanguinaire d'un potentat oriental : le yatagan.... Beau geste. Des puérilités de grisette amoureuse : la pince à ongles. L'Orient terrible et le Paris des coulisses.

De cette sanglante et absurde aventure résulta une longue convalescence, puis, retour à ce pays, moitié Europe, moitié Asie qui l'avait vu naître, et, où le meilleur de son âme était resté.

Il en garda une cicatrice hideuse que plus tard, il cachait au moyen d'un énorme bracelet d'or qui aurait pu servir de chaîne à l'esclave trop aimé d'une sultane passionnée et cruelle, un ornement qui serait une contrainte.

Je l'accompagnai malgré mon horreur de la vie de colis ; malade, il était d'une enfantine douceur, et j'ai toujours été faible devant la câlinerie caressante de ses bons moments.

D'un doigt distrait, je développai.

Sous le gros papier jaune, était une mince boîte en sapin et des légers copeaux de hêtres dont la senteur fine me rappelait cette scierie des Carpathes où nous avions couché un soir, surgit... un pot... dont l'aspect rare m'était cependant familier. C'était un pot de giurgewo, et je le savais plein de confitures de roses. Pendant des années j'en avais reçu un pareil tous les ans pour Pâques.

Comme ses frères, il était vert et ventru ; semblable à une petite citrouille ou à une énorme figue trop mûre, qu'on eut intentionnellement aplatie sur la table.

Il était solide et lourd. On devinait ses parois faites d'une argile au grain serré.

L'émail épais et visqueux avant la cuisson, avait été étendu d'une main malhabile ; de grosses larmes plissées, s'étaient figées par endroits ; à la partie supérieure le jaune orange de la terre cuite reparaissait sous la couche vitrifiée et la teinte allait en dégradant d'un vert bouteille pro-

fond à la base, jusqu'à un écladon ardent, au sommet.

Je savais qu'en enlevant le couvercle par sa petite poignée qui représentait grossièrement une tête de lion, je verrais apparaître la délicate nuance de ce mélange singulier qu'est la confiture de rose d'orient, régal pour les yeux, le goût, et l'odorat, met et parfum tout à la fois ; et dont la couleur est si vivante et si fine qu'on voudrait pouvoir s'en servir pour peindre des pétales de fleurs ou des chairs de femme.

Je revoyais Martha Alexandresca, sa nourrice, confectionnant cette friandise orientale. Malgré ses cinquante ans, elle paraissait encore jeune. Le teint cuivré, les lèvres minces ardemment rouges et d'un dessin presque trop parfait ; les cheveux d'un noir profond ; les sourcils rejoints au milieu formant au-dessus des yeux une ligne nette comme peinte à l'encre de Chine ; elle eût pu paraître belle, n'eût été le nez trop busqué, le menton proéminent et la farouche expression de ses yeux de fauve.

Elle portait le costume des paysannes bulgares de Macédoine : jupe de couleur voyante, tablier brodé, fichu vaguement Marie-Antoinette en soie bleue et jaune, une sorte de béguin de nonne couvrait ses cheveux ; sur le front un ornement d'or et aux oreilles de lourds anneaux ; les pieds et les bras nus.

Accroupie sur ses talons, elle pilait dans un mortier de marbre des pétales de roses avec du miel et d'autres ingrédients dont elle gardait jalousement le secret.

A côté d'elle dans une manne d'osier un monceau de fleurs roses, rouges, blanches, jaunes, de toutes couleurs et de toutes tailles.

Et avant qu'un tout petit pot sorte de ses mains, il fallait que tous ces pétales, qui ne sont rien qu'un peu de parfum solidifié, disparaissent, s'évaporent pour ainsi dire sous le pilon, ne laissant dans le miel que leur arôme délicieux. Cela prenait des heures ; et elle pilait, pilait, pilait, du même mouvement monotone, chantant d'une voix gutturale et rauque, quelque mélodie de laoutar,

dont le bruit de son pilon semblait marquer la cadence capricieuse et sauvage. On eût dit une sorcière préparant un philtre.

Je revoyais Ophta, cette terre des princes XX, grande comme une province. Il y avait de tout là-dedans : du sauvage et du moderne, des forêts vierges, des scieries éclairées à l'électricité et des minoteries du dernier perfectionnement, des vrais ours et des Lœufs importés de Sandringham, des purs sangs achetés chez le duc de Portland et des chevaux sauvages de la Puszta. Des ingénieurs allemands, raides et gourmés y commandaient à un peuple d'ouvriers Ruthènes, Bulgares, Moldo Valaques en costumes moyenâgeux, qui leur obéissaient en hurlant dans les langages les plus divers.

L'aspect était merveilleux. Au nord des Carpathes se dressaient couverts de forêts d'un vert sombre qui se violaient au coucher du soleil. Au sud, la plaine immense, où la moisson ondulait comme une mer dorée. Plus loin, la prairie, verte au printemps, rousse à l'automne, coupée par le fleuve d'un grand ruban jaunâtre. Entre deux, une zone vallonnée, bocqueteaux, prés, et cultures ; vingt villages, peut-être trente faisaient de petites taches blanches au milieu de cette coloration ardente.

Sur un contrefort, dominant la plaine, alité par la montagne, se dressait le château, grand village lui-même. Là, les contrastes s'accusaient encore par le resserrement des éléments divers.

La partie ancienne où étaient les communs ressemblait à ces burgs du Maroc dont il est tant question maintenant. D'interminables murailles sans ouvertures, coupées de tours carrées, plus larges à la base qu'au sommet et surmontées de chapiteaux à plusieurs pointes. A l'intérieur des cours immenses — où grouillaient pêle-mêle, les bestiaux de race et les bouviers exotiques ; une vie débordante, un bruit, un tohu bohu extraordinaire pour l'oreille autant que pour l'œil — des oripeaux éclatants, des bijoux de clinquant, des têtes de cuivre et des yeux de brai-

se ; des costumes kakis et des lunettes d'or ; — le hurlement des chiens et le ronflement des machines ; un mélange d'usine et de campement Zingare.

Le château moderne, séparé de cette Babel par un terre-plein planté d'arbres, était une immense construction de style italo-mauresque, à un seul étage, élevée sur une sorte de terrasse en granit verdâtre ornée d'énormes vases de porphyre pleins de fleurs. Le toit à l'italienne était surmonté d'un balustre semblable à celui de la terrasse et également orné de vases ; là, encore des fleurs.

L'effet de cette immense façade toute basse et d'immensément longue, eût été mortellement triste sans cette débauche de fleurs.

Les fleurs étaient la folie à Ophta. La vieille princesse qui avait pour ces sœurs muettes et odorantes une passion désordonnée, dépensait, disait-on, quatre cent mille francs par an, pour l'entretien de ses jardins, les plus beaux de l'Europe continentale.

En arrière du château presque à perte de vue, s'étendait un immense parterre à la française. On se fut cru à Versailles ; un Versailles plus intime, plus petit, plus ardemment coloré, plus fleuri, un peu tropical ; une copie réduite à l'usage du sultan.

Au pied de la terrasse, une symphonie en vert sombre et couleurs violentes, les canas, les legonias, les hortensias formaient un fond sur lequel se détachaient comme autant de points lumineux, les géraniums, les salpiglossis, les pivoines multicolores, les phlox, les valérianes, les asters.

Puis une immense pelouse, bordée de marbre, ornée seulement de trois bassins aux eaux toujours jaillissantes et de statues. Pas d'enjolivements, pas de fioritures, seulement la pureté des lignes et la grâce de ces corps de marbre, blondissants sous le soleil d'Orient.

Plus loin, très loin, la merveille des merveilles : le jardin des roses, — là, seulement, s'était donné libre carrière la passion horticole de la maîtresse de céans.

Vous pensez peut-être qu'en parlant d'un jardin, j'entends quelques massifs, — non, j'entends ici un champ, un véritable champ carré de deux ou trois hectares.

Les quatre coins étaient occupés par des massifs en forme de triangle contenant toutes les variétés connues de roses jaunes et blanches — le dispositif ménageait une large allée circulaire, entourant d'un ruban blond un monticule énorme entièrement couvert de roses de toutes teintes. Ce monticule avait été artificiellement créé en amoncelant du terrain rapporté autour d'une sorte de tour en pierre, de sept à huit mètres de haut; la terre montait en pente douce jusqu'à l'affleurement du mur de soutènement intérieur; à la place de toit une calotte en treillage d'acier soutenue au milieu, vu la trop grande portée, par une colonne centrale.

Sur cette armature compliquée de terre, de pierre et de métal étaient disposées les fleurs. En bordure, les gracieuses petites roses du Bengale, les rosiers nains du Labrador, les roses de Chine et du Népoul; celles de Tartarie, dont le cœur d'un rouge sombre auréolé de pétales orangés, fait penser à une blessure. Les roses de Provins d'une teinte délicatement tendre comme une peau d'enfant, celles de Damas, à cent feuilles, somptueuses et merveilleusement parfumées. La rose des marais, si rare, d'une mortelle pâleur; l'Aurore, gracieuse comme son nom.

Enfin les roses orgueilleuses que l'on cultive en hautains, la Gloire de Dijon, Mme Hardy, Reine de Danemark et de Provence, Princesse de Lamballe, Soleil d'Austerlitz, violette multiflore d'une couleur si sombre qu'elle paraît presque noire, et pour finir, sur le treillage métallique rendu complètement invisible, des roses grimpantes, des roses mousseuses.

C'était la plus extraordinaire orgie de couleurs et de parfums qui se put rêver — le blanc laiteux, le blanc d'ivoire, le blanc de neige, le jaune ardent, le rouge sombre comme du sang caillé, le rose tendre comme une gaze de soie, le saumon nuancé comme une chaire vivante, l'écarlate vulgaire et hurlant le pourpre somp-

tueux, le vermillon flamboyant, s'elaboussaient, se faisaient valoir, se nuisaient... C'étaient une montagne, un tas gigantesque où plus rien ne pouvait se distinguer. Toute préoccupation d'art avait disparu, c'était sans goût, sans finesse, mais il y en avait tant et tant que cela n'était plus des fleurs, c'était un monument, c'était un tumulus de roses, — c'était le tombeau d'une sultane infidèle que son seigneur et maître eut voulu faire périr sous le poids de ses fleurs préférées. C'était grandiose par excès.

A l'intérieur de la tour était aménagée une façon de petit temple, qui avait pour plafond l'enchevêtrement des rosiers grimpants. Au milieu, soutenue par la colonne centrale, une vasque alimentée d'un filet d'eau jaillissante répandait une fraîcheur exquise; tout autour des divans, sur le pavé de marbre d'épais tapis de Smyrne.

Et du plafond, continuellement tombait, avec les pétales secoués par le vent, les flots d'un parfum si profond qu'on en était suffoqué et ému tout à la fois. On se sentait inquiet et alangui; les nerfs surexcités battaient la chamade; on eut voulu accomplir d'héroïques hauts faits, et tout mouvement était un effort.

Dans cette atmosphère délicieuse et empoisonnée, le rêve seul était possible et il était merveilleux.

Tous les jours, vers deux heures, la vieille princesse s'y rendaient pour prendre d'innombrables tasses de café et faire la sieste.

Elle était dans son vrai cadre.

En elle, tout était singulier; même sa naissance. Fille d'un pacha chrétien, porteur d'un nom archaïque et latin, et d'une grande dame française, elle avait été élevée sur les bords du Bosphore et de la Seine, tour à tour; elle réunissait en elle la finesse latine et l'ardente langueur orientale; mais elle était surtout orientale.

Roulée dans d'extraordinaires tea-gowns sous lesquels on la devinait presque nue, la flétrissure de son cou perpétuellement dissimulée par un collier de chien d'un luxe barbare, les bras lourdement chargés de bracelets, des bagues à tous les doigts, — elle

rappelait le vieux sérail plus que les salons du Faubourg.

Dans son odorante retraite, elle laissait à ses femmes les divans, et se couchait souplement à terre soutenue par des coussins. Elle restait de longues heures fumant des cigarettes, buvant de minuscules tasses de café et croquant des bonbons.

A portée de sa main, entre l'étui d'or et la coupe aux sucreries, un véritable objet d'art, une mauvaise cravache, dont elle usait impartialement sur ses chiens et ses servantes.

Toujours le même mélange d'Europe et d'Asie. Un maître d'hôtel froid et compassé comme un diplomate, apportait le café, puis se retirait dignement.

Une lectrice anglaise fine et blonde, toujours en noir, s'asseyait correctement sur un divan, les pieds joints, le rein droit, semblant réprover par la correction de son attitude le laisser-aller général. Elle lisait Shakespeare d'une voix blanche. Personne n'écoutait, mais cela nous berçait comme le murmure de la fontaine.

A terre, des femmes du pays servaient la princesse, comme des esclaves.

De grands lévriers rôdaient, languissants et félins; puis sur un appel de leur maîtresse s'approchaient paresseusement et avec un baillement qui laissaient voir leur denture de loup et leur palais rose, se laissaient tomber presque sur elle avec le sans gêne de favoris trop aimés à qui tout est permis, et que cela ennuie un peu. Quand elle les avait assez caressés, elle les fouaillait brusquement, et ils se réfugiaient dans les coins, hurlants et irrités.

La jeune fille à leurs cris suspendait sa lecture avec un regard surpris, soumis et un peu méprisant.

Lui était à son aise dans ce gynécée. Installé dans un rocking chair, il fumait et rêvait. Puis lançait à sa grand-mère une question de culture, un détail de gestion, auquel elle répondait nettement, sortie de son engourdissement, aussitôt redevenue lucide et froide.

Moi, je jouissais des contrastes, de la vie facile, de l'étrangeté du lieu.

.

J'ai porté le pot de confiture de roses à d'excellents amis chez qui j'ai coutume de dîner fréquemment.

Ils ont trouvé le pot joli et la confiture exécrable. La fille de la maison, qui me rappelle la petite lectrice anglaise, s'est attribué le pot où elle a planté son lis de Pâques. Cela fait très bien sur sa table, entre un album de cartes postales horribles et la photographie de son "beau", qui n'est pas beau du tout, mais qui est un bien brave garçon.

Seigneur, faites que son rêve se réalise et s'évanouisse moins vite que mes songeries orientales !

Pierre Lorraine

Montréal, avril 1907.

A cette époque de l'année où tout parle de renouveau et où les idées sont souriantes, mettons les chapeaux dans cette note de gaieté en allant les choisir à Mille-Fleurs, 527 rue Sainte-Catherine Est.

Le bonheur est encore pour l'homme la meilleure eau de Jouvence.

Jules Claretie.



"Ne Fermez pas les Yeux"

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les milles petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurées de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT
3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

Petite Scene d'un Grand Drame

I

—Eh bien! Monsieur le curé, avez-vous réussi à leur faire entendre raison, à ces pauvres fous? Ont-ils regagné leurs foyers?

—Oui, Monsieur Laforêt, oui. Ils se sont dispersés; ils ont repris le chemin de la maison. Chacun est chez soi maintenant.

—Ils s'étaient promis, cependant, de fermer l'oreille à vos conseils.

—C'est que je leur ai parlé avec force de la soumission que l'on doit à l'autorité, et de l'inutilité de leur résistance. La conviction est enfin entrée dans leur esprit méfiant. Un seul est resté, une tête chaude, un exalté fraîchement sorti du collège, avec une grande disette de connaissances et une grande provision de prétention.

—Oui-dà! qui ça donc?

—Le petit Després, le garçon de Jacques. C'est André qu'il se nomme, je crois.

—Ils ont la révolte dans le sang, ces gens-là.... Mais que va-t-il faire, seul?

—Mourir!

Et monsieur le curé Paquin, satisfait d'avoir placé convenablement le mot sublime de Corneille, versa du vin à monsieur Laforêt, à son vicaire, monsieur Desève, remplit aussi son verre, et s'écria:

—A l'autorité!

Cela se passait vers la fin de 1837, à Saint-Eustache.

Les pauvres fous, que le bon curé venait de faire rentrer dans l'ordre, étaient des "patriotes". Ils s'étaient réunis dans le couvent du village comme dans une citadelle. Ils rentrèrent dans leurs foyers, tristes et la tête penchée comme sous le poids d'une action mauvaise.

Ils sauvaient leur vie pour ne pas perdre leur âme.

Mais André Després était resté, lui; il était resté seul. Il comptait qu'il en viendrait d'autres, et qu'enfin les bataillons de Colborne ne pourraient se vanter d'avoir vu les portes s'ouvrir comme pour les recevoir, et les mains se tendre comme pour les supplier.

En effet, plusieurs de ceux qui avaient obéi à l'injonction du curé, revinrent avec leurs armes et le front haut. D'autres arrivèrent du Grand-Brûlé et de Saint-Benoît. La troupe se reforma; le courage se réveilla dans ces cœurs naïfs; l'espoir fit sourire ces victimes volontaires; et quand le vieux Colborne entoura le village d'un cercle de fer, avec ses deux mille soldats et ses huit canons, une clameur fit tressaillir d'émoi les murs sacrés du cloître.

—Vive la patrie!

Chénier était au milieu de cette troupe. Després l'aborda.

—Plusieurs d'entre nous n'ont pas d'armes, observa-t-il.

Le patriote répondit avec calme:

—Plusieurs d'entre nous seront tués, les autres prendront leurs armes.

II

La résistance des patriotes fut vigoureuse, désespérée, mais inutile. Ils durent fléchir devant le nombre mieux armé, et devant l'implacable incendie qui s'allumait partout.

Obligés d'abandonner le couvent dont les pignons flambaient, l'église devint leur dernier refuge. Par les fenêtres ouvertes, ils firent pleuvoir sur l'ennemi leurs dernières balles; et quand les chevrons du toit en feu commencèrent à vaciller avec un craquement sinistre, ils s'élancèrent dehors, perçant d'une trouée sanglante les rangs serrés de l'armée anglaise.

C'est alors que Chénier, leur chef, tomba pour ne plus se relever.

Plus heureux, André Després réussit à s'échapper ; mais ce ne fut qu'en perçant d'outre en outre, un jeune compatriote, un lieutenant du capitaine Leclerc, qui tentait de l'empêcher de franchir la palissade du cimetière. Alors, il jeta son arme rouge de sang, escalada l'enceinte et s'enfuit. Mais il était poursuivi. On voulait le prendre au vif, et faire ensuite un exemple terrible.

La chasse fut longue. Il était agile et connaissait bien les lieux. Il disparut tout à coup, au moment où des balles désespérées allaient l'atteindre. Mais il était dans le village. On le reconnaîtrait bien. Il ne saurait forcer les lignes ennemies, ni tromper la vigilance des sentinelles. Il serait pris, Colborne venait de le jurer.

III

Mademoiselle Emmélie Laforêt venait de sortir de sa chambre toute blanche, où elle avait prié pendant que le canon tonnait et que les flammes dévoraient le couvent et l'église. Ses longs cheveux blonds tombaient en désordre sur ses épaules voilées d'un fichu de soie noire, et, dans les cils d'or de ses grands yeux bleus il y avait encore des larmes. Elle s'approcha d'une fenêtre. Alors elle vit des tourbillons d'étincelles monter dans l'air glacial, et des tisons enflammés retomber avec bruit sur le sol blanc de neige. Des hommes couraient ça et là comme des fauves pris de terreur. La porte s'ouvrit brusquement, et un de ces fugitifs se précipita dans la maison.

—Cachez-moi, pria-t-il, d'une voix altérée! cachez-moi! S'ils me prennent, ils vont me tuer.

Et il cherchait à pénétrer plus loin.

—C'est ma chambre, fit la jeune fille, émue et surprise.

L'homme était jeune et beau. La course avait rendu à sa figure pâlie par les veilles et les inquiétudes, une teinte vive.

—Mais qui êtes-vous? demanda mademoiselle Laforêt.

—Un patriote!

—Et vous vous sauvez?

—Tout est perdu ; Chénier est mort !

—C'est fâcheux qu'il ne soit pas mort plus tôt, observa alors une voix sonore et menaçante.

Et un homme, au ventre obèse, court, large d'épaules et barbu, parut dans une porte entr'ouverte. C'était monsieur Laforêt.

—C'est fâcheux, en effet, reprit-il, car, sans ce maniaque, le village serait encore debout et bien des citoyens honnêtes vivraient encore, qui sont là, dans le cimetière avec lui.

—Dieu l'a jugé, répliqua le patriote, et les jugements de Dieu sont plus équitables que ceux des hommes.

A ce moment on frappa trois coups à la porte.

—Les voici! reprit Després.

Et, se tournant vers la jeune fille, il demanda de nouveau:

—Voulez-vous me sauver?

Il n'y avait plus une minute pour la réflexion ; il fallait écouter l'instinct, ou, plutôt, le cœur.

—Entrez là, répondit-elle.

Elle montrait sa chambre ; et sa parole tremblait sur sa lèvre pure, comme si elle eut avoué une grande honte.

—Que fais-tu? demanda son père avec reproche.

—Je sauve un malheureux.

—Un traître!

A cette injure, André Després s'était arrêté sur le seuil de la chambre virginale.

—Trois nouveaux coups retentirent, plus forts, plus impérieux.

—Mon père! supplia Emmélie.

—Eh bien ! soit, puisque tu le veux.

Et plus bas, entre ses dents serrées, il grommela:

—Les maudits patriotes!...

Six hommes entrèrent, six soldats, des Anglais et des Canadiens.

Ils saluèrent monsieur Laforêt et sa fille. L'un d'eux prit la parole:

—Nous venons de la part du général Colborne, dit-il, vous demander si quelque rebelle ne se cache pas ici.

—Ne savez-vous pas que je suis un des chefs bureaucrates? répartit

monsieur Laforêt, d'une voix aigre.

—C'est que nous donnons la chasse à un de ces brigands, et nous avons ordre de l'emmener.

—Mort ou vif, ajouta un autre.

—Depuis quand, reprit monsieur Laforêt, la maison d'un fidèle sujet de Sa Majesté sert-elle de cachette à un révolté?

—Oh! moi, je vous connais, affirma l'un des soldats ; je sais quelle confiance on doit avoir en vous.

—Eh! bien, pourquoi me fait-on l'injure de me soupçonner?

—Et puis, c'est plus qu'un révolté, cet homme qui se cache, c'est presque un assassin, observa un troisième.

—Comment cela? demanda le vieux bureaucrate.

—Il pouvait se rendre ; il n'était pas menacé. Il aurait eu la vie sauve sans doute. Au lieu de cela, pour franchir l'enceinte du cimetière et s'échapper, il a éventré l'un des nôtres, éventré, c'est le mot.

—Hum! hum! gronda le vieillard.

Mademoiselle Emmélie écoutait avec anxiété. Elle ne voyait pas un grand mal, après tout, à ce qu'un homme sauvât, même à ce prix, sa vie et sa liberté....

—Alors, il n'est pas ici? questionna-t-on de nouveau.

Et les limiers se disposaient à sortir.

—Vous pouvez chercher, répliqua froidement monsieur Laforêt.

—Nous n'aurions pas insisté, monsieur, si quelqu'un ne nous avait pas dit l'avoir vu entrer ici.

—Quelqu'un... quelqu'un, c'est aisé à dire, murmura le bureaucrate ahuri.

Puis il ajouta:

—Sait-on le nom de l'infortuné qui s'est fait éventrer ainsi?

—Oui, c'est le jeune notaire Duguay, un brave!

—Hein!

—Le jeune notaire Duguay.

—Le jeune notaire Duguay?

Un cri perçant se fit entendre:

—Lui! lui!

Et mademoiselle Emmélie tomba sur ses genoux. Puis elle murmura d'une voix pleine de sanglots:

—Mon Dieu! mon Dieu! que faire?

Elle venait de perdre son fiancé.

Monsieur Laforêt s'adressant aux soldats, leur dit la raison du désespoir de sa fille. Les soldats étaient émus et regrettaient d'être venus annoncer le deuil à cette maison.

Une lutte horrible se livrait dans le cœur de la jeune fille. Son bonheur tué par celui-là qu'elle s'efforce de sauver!... ses rêves d'or envolés soudain comme des colombes que chasse la tempête... ses espérances à jamais évanouies!... Qu'avait-il fait, son fiancé, pour mériter un pareil sort?... Allait-elle protéger son assassin, maintenant?... Car c'est un assassin, ce patriote qui est là... dans sa chambre, à elle!... dans sa chambre! O la profanation!... Pourquoi cet homme n'expierait-il pas son crime?... Était-elle obligée de le cacher ainsi, puisqu'il lui faisait tant de mal?... C'était involontairement, c'est vrai, sans le savoir... mais était-il nécessaire de se révolter?...

Si encore c'eût été dans la chaleur du combat, face à face!... Elle voyait la blessure béante, elle entendait les plaintes du mourant!... O angoisse! ô torture! ô désespoir! Elle était pâle et les pleurs l'inondaient.

Sombre, indécis, son père la regardait.

Les soldats étaient dans la stupeur.

Soudain elle se leva, marcha vers sa chambre et en ouvrit la porte. Sur le seuil, elle parut hésiter; ses regards mouillés semblaient chercher quelque chose. Ils s'arrêtèrent sur le crucifix d'ivoire suspendu au chevet de son lit. Alors se retournant vers les envoyés de Colborne.

—Sortez! ordonna-t-elle avec un geste douloureux... laissez-moi seule... j'ai besoin de pleurer.

Elle s'agenouilla devant le crucifix.

Les soldats s'éloignèrent en silence, Monsieur Laforêt, les mains derrière le dos, se mit à marcher à grands pas dans la chambre où flambait la cheminée. De temps en temps, une lar-

me roulait sur sa joue. De temps en temps aussi on l'entendait grommeler :

—Les maudits patriotes!

Pamphile LeMay.

(Extrait des "Contes Vrais".)

Visite d'artiste

C'est avec un vif plaisir que nous apprenons l'arrivée prochaine, à Montréal, de M. Arthur Plamondon, élève de Karl von Steege. Il sera accompagné de sa femme, née Alice Michot, autrefois des concerts Colonne et de l'Opéra Comique, de Paris. M. Arthur Plamondon est aussi artiste ténor de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris.

Les journaux français ne tarissent pas d'éloges sur le compte de ces deux artistes. Nous en avons des liasses devant les yeux et tous célèbrent à l'envie le talent de ce couple si bien assorti.

Cueillons un peu au hasard parmi les comptes rendus des concerts où ils se sont fait entendre. Voici ce que dit l'un d'eux : "Le Nouvelliste" en date du 27 février dernier : "Que dire de Mlle Michot et de M. Plamondon? C'est l'art du chant lui-même servi par les deux voix les plus harmonieuses, les plus fraîches et les plus justes que l'on puisse rêver. C'est encore deux élèves de la bonne école du chant, de celle qui sait chanter; ils ont conscience de la responsabilité qu'incombe à ceux qui veulent interpréter nos grands maîtres. Aussi s'évertuent-ils, en nous les faisant connaître, à rester dans la bonne tradition en leur donnant tout leur bon goût artistique, tout leur cœur et tout leur respect."

Cette note flatteuse se continue à travers toute la presse; ceux qui connaissent l'esprit d'impartialité des critiques français, savent l'importance que l'on doit donner à toutes ces louanges. Espérons que nous aurons, à notre tour, le plaisir d'entendre, à Montréal, ces remarquables artistes.

Avez-vous vu les ravissants modèles de Mille-Fleurs? Ils sont de forme nouvelle et tout à fait ce qu'il faut pour charmer l'œil et fixer le goût.

Propos d'Etiquette

D. *Peut-on laisser les enfants dîner avec nous quand il y a des étrangers?*

R.—Autant que possible, lorsqu'on a des étrangers à dîner, on en écarte les très jeunes enfants.

D. *Un monsieur peut-il accepter une invitation à dîner quand sa femme ne peut y assister?*

R.—Oui.

D. *Est-ce encore de mode d'envoyer de petits morceaux du gâteau de nocces?*

R.—Cette mode est tombée en désuétude probablement parce qu'il y a peu de déjeuners de nocces.

Lady Etiquette.

Le Grand Tronc met en circulation cinq mille convois de fret.

Des améliorations considérables viennent d'être faites au matériel roulant du Grand Tronc, dans la distribution des quelques cinq mille convois de fret de différents genres. Ces convois n'ont été commandés que le dernier novembre, et la distribution en a été commencée il y a quelques jours, ce qui est considéré un travail très rapide dans ces jours où les commandes pour le transport dépassent de beaucoup la rapidité avec laquelle les usines peuvent confectionner les wagons qui devront les contenir. Ces convois sont de forme moderne ainsi qu'on peut le constater par le chargement énorme de charbon qu'ils peuvent contenir, c'est-à-dire 100,000 livres chacun. Ces wagons sont immédiatement mis en circulation dès leur sortie des usines c'est-à-dire environ 30 par jour.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la fantaisie de notre correspondant, Pierre Lorraine, intitulée : "Sur un pot de confitures".

Un gommeux, décavé, à son parrain :

—Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

—Impossible, mon enfant. Elle se sera méfiée du coup, car il y a beau temps qu'elle est partie!

Conseils Utiles

COUTEAUX DE TABLE.—Les lames de couteaux doivent être éclaircies chaque jour au moment de mettre le couvert, en les frottant avec un bouchon de liège et du tripoli à sec, ou sur la planche à terre pourrie mais en posant la lame à plat. On aiguisé, au besoin, le tranchant sur une pierre à faux. Les manches d'argent des couteaux et pièces de hors d'œuvre se polissent par le procédé indiqué pour l'orfèvrerie en observant toutefois de ne pas les mettre à l'eau trop chaude; mais bien à l'eau tiède, car l'emploi de la première ferait infailliblement séparer la lame du manche. Les manches d'ivoire se polissent très bien à l'eau fortement saturée de blanc d'Espagne et frottés vivement.

BOISERIES PEINTES. — On nettoie les boiseries en procédant comme suit: Prenez un morceau de flanelle et trempez-le dans l'eau chaude après l'avoir bien pressé de façon à ce qu'il soit presque sec, trempez-le dans du petit blanc. Appliquez sur les boiseries et frottez légèrement. Enlevez le petit blanc avec de l'eau claire et séchez avec un linge doux.

“La Vigie” nous reproche, — injustement il nous semble, — d'avoir publié la réponse d'un montréalais relativement à la réception de la Société Symphonique en notre Ville. Pouvions-nous faire autrement? “La Vigie” qui, la première avait parlé de “gens gourmés” et de “supériorité prétendue” ne peut s'étonner qu'on lui réponde sur le même ton, et, le “Journal de Françoise” qui avait en toute impartialité reproduit l'attaque, devait en toute équité publier la défense.

Nous voulons pardessus tout être juste et nos colonnes sont très impartialement ouvertes à toutes les convenables discussions.

Jeunes filles et jeunes femmes rêvent de jolies choses: rêves qui se résument généralement en une visite à Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine, le grand salon de chapeaux bien connu, complètement ré-édifié et où se trouvent les choses les plus attirantes de Montréal.

Recettes Faciles

POTAGE GRAS AU “VERMICELLE MARGE”. — Vermicelle Marge: un “paquet” d'une demi-livre pour 12 personnes. — Passez votre bouillon gras et mettez-le sur le feu; lorsqu'il bouillera, vous y mettez votre vermicelle en le rompant avec les doigts et en le semant pour qu'il ne forme pas de grumeaux; laissez bouillir dix minutes. Retirez du feu et servez.

PAIN AU VEAU. — Prenez trois livres de veau cru et un quarteron de lard salé, hachez-les fin et ajoutez une tasse de miettes de biscuit, deux œufs bien battus, deux cuillerées à thé de poivre, autant de sel, sauce et muscade au goût. Faites cuire durant deux heures dans une casserole profonde.

Les beaux jours reviennent chacun songe à l'installation à la campagne, le meilleur dessert à emporter avec soi, ne peut être que “L'Amandine de Provence”, la délicieuse création de la maison Pernot. La grande marque française des desserts fins.

Ave, l'Angélica! viens ça que l'on te goutte
O liqueur du soleil! Ave nous t'adoptons.
Puisses-tu remplacer chez nous l'infâme goutte
Qui mine lentement la race des Bretons!

Théodore BOTREL

L'idéal

C'est le salon par excellence, c'est établi. Nulle part, on a mieux compris le secret et l'importance de la mode pour une femme qui veut être jolie.

Cela se voit dans tout ce qui est confectionné là, ou chapeaux ou costumes, ou capricieuses fantaisies — complément de toute toilette obligée.

A l'Idéal... le rêve se commence, se poursuit et finit... dans la possession de la parfaite beauté!

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

La modestie tient bon contre les louanges; mais elle n'est pas toujours aussi puissante contre la critique.

Variétés

Habitudes de quelques compositeurs

Gluck faisait transporter son clavier au milieu d'une prairie; un vaste espace, le ciel découvert, la chaleur du soleil et... quelques bouteilles de champagne lui faisaient trouver les chants divins des deux “Iphigénies” et d’“Orphée”.

Sarti ne pouvait travailler que dans une salle immense, voûtée, obscure. Le silence de la nuit, la funèbre lueur d'une lampe accrochée au plancher, lui étaient indispensables pour qu'il trouvât les pensées solennelles qui forment le caractère de son style.

Cimarosa voulait entendre autour de lui le bruissement d'une conversation animée; c'est en riant et causant avec ses amis qu'il composa les “Horaces” et le “Mariage secret”.

Sacchini ne pouvait écrire une seule note, s'il n'avait à ses côtés sa jeune femme, et si une famille de petits chats, qu'il affectionnait particulièrement, ne jouait près de lui.

Tractta se plaisait surtout dans les églises à peine éclairées par un reste de jour; on vente beaucoup le pathétique déchirant de plusieurs morceaux de sa “Sophronishé”. Ce fut à propos de cet opéra qu'il jugea d'un seul trait, et avec une justesse assez piquante, la manière des chanteurs français de l'époque: ne sachant comment indiquer le degré de force avec lequel l'exclamation “ah!” devait être prononcée par la “prima donna”, il avait écrit au-dessus de la note: “Un urlo française” (un beuglement à la française).

Salieri, pour exciter son imagination, avait besoin de se promener à pas pressés dans les rues les plus encombrées de foule. Une petite boîte de fruits confits, dans laquelle il puisait fréquemment, composait avec son album et un crayon, tout le bagage dont il se munissait en ces occasions; il courait la canne à la main, à la chasse des idées musicales, et dès qu'il en avait fait “lever” une, il s'arrêtait un moment pour la saisir et la fixer sur le papier.

Hayn, sobre et régulier comme Newton, silencieusement enfermé dans son cabinet de travail, avait aussi son petit artifice, il se rasait, se poudrait, mettait du linge blanc, s'habillait de la tête aux pieds comme s'il devait aller présenter ses hommages à l'empereur d'Allemagne; puis, s'asseyant devant un bureau sur lequel il y avait papier soigneusement rayé et plumes bien taillées, il mettait à son doigt la bague dont son révérend souverain lui avait fait présent; après ces préliminaires, il commençait à écrire; cinq ou six heures s'écoulaient sans qu'il ressentît aucune fatigue.

Rossini composait n'importe où et sans être assujéti à telle ou telle condition préparatoire.

Un de ses airs les plus populaires a été longtemps surnommé, à Venise, sous le nom de l'"Aria dei rizi" l'air du riz, en souvenir de l'étonnante promptitude avec laquelle il avait été fait.

Le morceau primitivement écrit pour l'entrée de Tancredi dans l'opéra de ce nom, avait déplu à la capricieuse Malanotti, qui avait attendu la veille de la première représentation pour exiger une autre cavatine. Or, il faut savoir qu'en Lombardie tous les dîners commencent invariablement par un plat de riz; c'est un mets qui est prêt en quatre minutes, et le cuisinier, peu d'instants avant qu'on ne se mette à table, a toujours soin de demander s'il est temps de mettre le riz au feu.

Rossini rentrait chez lui désespéré, donnant au diable les exigences de Tancredi, lorsque cette question culinaire lui fut faite. On mit le riz au feu, et, avant qu'il fut cuit, l'air "Di tanti palpiti" était créé.

L'envers du génie

Descartes, l'illustre philosophe et mathématicien, La Fontaine, l'admirable fabuliste, et Buffon, le naturaliste aux manchettes de fine dentelle, étaient tous trois absolument dépourvus de conversation.

Marmontel, le roi des romanciers de son époque, était tellement "raseur" qu'un de ses amis, venant un jour de lui rendre visite, déclara en riant :

"Je rentre chez moi lire une de ses œuvres, afin de me dédommager de l'ennui de sa conversation."

Le grand Corneille écrivit un quatrain dans le lequel il disait qu'il ne parvenait à se faire comprendre que par la voix des autres.

Charles II, d'Angleterre, le plus spirituel et le plus dévergondé des hommes de son temps, s'amusa tellement à la lecture d'"Hudibras", qu'il voulut absolument faire connaissance de Butler, l'auteur de cette œuvre extraordinaire. L'entrevue eut lieu.

Butler fut, comme de coutume, d'une extrême lourdeur d'esprit et de manières. Lorsqu'il fut parti, le roi s'écria : Jamais cet imbécile-là n'a pu écrire un pareil ouvrage !

Le Dante était sombre et taciturne, et jamais personne ne vit sourire Gray et Alfieri.

Addison, dont l'élégance de style fut longtemps classique en Angleterre, gardait en public un silence obstiné. Le poète Milton était complètement insociable, et Jean-Jacques Rousseau avait une conversation des plus vulgaires et complètement dénuée d'esprit.

Une Épitaphe

Il y a tant d'épithètes grotesques qu'il faut citer les jolies, quand on en trouve par hasard. En voici une que l'on peut voir dans le cimetière du village d'Yverres, sur la tombe d'un petit enfant :

J'ai, sur ta tombe où tu reposes,
Mis des rosiers qui vont fleurir :
Petite âme, une fois éclosée
Viens de l'aile effleurer ces roses...
Au printemps j'irai les cueillir.

Les très jolis, très fleuris, très seyants chapeaux de Mille-Fleurs sont connus du Tout-Montréal élégant, 527 rue Sainte-Catherine Est.

MESDAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

Jolies
chaussures
pour
vous
mesdames

Styles
nouveaux
de printemps
et d'été.



A. LECOMPTE FILS

Angle Sainte-Catherine et Sanguinet.

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Té. Bell : Uptown 2508 Montréal.

"ANTIKOR-LAURENCE"

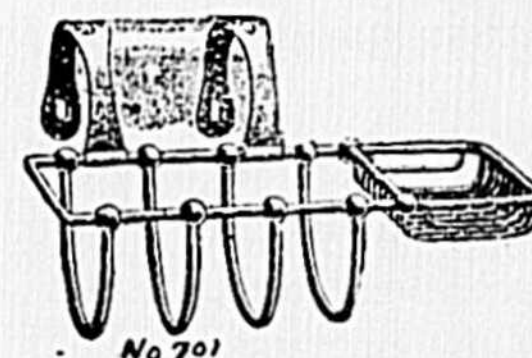
Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CROS AUX PIEDS!

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Éponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc., au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig

MONTREAL

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga



Pages de la Jeunesse



Les Petits Fumeurs.

An lieu d'apprendre leurs leçons,
Fumaient quatre petits garçons,
Sur le bureau de leur papa,
Ils avaient trouvé du tabac.

Chacun n'ayant pas de papier,
Avait découpé son cahier,
L'un se brûle avec un charbon,
Et dit : " Fumer, c'est vraiment bon ! "

Le second prend un fier maintien,
Et dit : " Ma foi, ça va très bien ! "
Avec des larmes dans les yeux,
L'autre dit : " c'est délicieux ! "

Le plus petit, crachant, toussant,
Dit : " je suis un homme à présent ! "
Le soir, ils se mirent au lit,
Grelottants et le front pâli.

On les soigna longtemps, longtemps,
Ils redevinrent bien portants.
Ils furent sages désormais :
Ils ne fumèrent plus jamais.

Marc Legrand.

LETTRE D'ANJOU

Impressions de Chasse à Courre

Décembre touchait à sa fin. Nous étions partis ce jour-là en voiture découverte pour aller suivre une chasse à courre, on devait attaquer dans un petit bois dont nous n'étions pas bien loin, et nous nous réjouissions de la température douce qui nous favorisait malgré l'hiver, ajoutant encore au plaisir que nous nous promettions.

Tandis que notre lever avait été plus matinal que d'habitude afin d'être exacts au rendez-vous, le soleil lui, avait fait le paresseux. Il était même si en retard, qu'il était permis de se demander s'il avait l'intention de paraître et s'il allait céder à notre désir de le voir. Probablement qu'il entendait se reposer d'avoir tant rayonné pendant l'été et l'automne précédents.

Cependant cette brume qui nous cachait un peu l'horizon, n'avait rien du brouillard épais et d'un gris terne qui est si attristant. C'était plutôt une brume légère, extrêmement transparente ; on aurait dit une gaze teintée d'un bleu pastel délicat qui atténuait, adoucissait les lointains sans les dérober complètement. Tout était finement estompé par ce voile bleuté, et on avait la sensation proche des rayons qui n'allaient pas tarder à le percer.

D'ailleurs, qu'importait tout cela. Le temps était suffisamment beau, n'est-il pas vrai, puisqu'il était bon pour la chasse. Les chiens avaient rapidement mis sur pied, puis fait sortir du bois un beau broquant que nous suivions maintenant en débouché à travers champs.

Nous l'avions vu passer ce pauvre animal, suivi de près par la meute bruyante ; et malgré l'intérêt que nous inspirait cette poursuite ardente, il nous faisait pitié avec sa grâce inoffensive, sa souplesse, ses bonds adroits, ses ruses intelligentes pour tromper ses féroces ennemis. Rien pourtant ne devait le sauver de la mort certaine. Il avait beau s'es-souffler à aller ainsi droit devant lui, perdant la tête ; ou au contraire, revenir sur ses pas, faire des crochets, des doubles voies, il lui était aussi impossible de dépister les chiens que les chasseurs habitués à toutes ses feintes, ne s'y laissant pas prendre. Et de plus en plus, les chiens se serraient, donnant avec ensemble, sûrs de la victoire finale.

Guidés par leur voix, par les sonneries des trompes qui nous mettaient au courant des différentes circonstances de la chasse, nous cherchions à nous écarter le moins possible du parcours que faisait le chevreuil ; mais c'était décourageant et vexant, de voir tout à coup les cavaliers s'engouffrer au galop dans un sentier creux qui coupait au plus court, tandis que nous devions nous en tenir aux voies unies,

aux routes banales, ne pouvant nous engager à leur suite, avec notre voiture, dans ces chemins défoncés par les charrois où nous cahotions péniblement d'une ornière dans l'autre.

Quelle joie aussi lorsque nous les retrouvions après un tour que nous avions fait solitaires et anxieux, craignant de perdre la chasse, parce que nous n'avions plus le vent, chose si importante pour entendre.

Heureusement, pendant un moment de défaut ou l'allure de tous s'était forcément ralentie, nous avions pu jouir un peu du paysage d'hiver que le soleil s'était enfin décidé à éclairer, comme à regret. Il jouait sur l'herbe des talus et des berges ; sur la mousse mouillée, dont il avivait les nuances vert tendre ; sur les haies, dont il rougissait les branches dépouillées et lavées par la pluie récente ; sur les feuilles décolorées auxquelles ses rayons communiquaient un ton d'ocre rouge accentué et chaud.

Puis le "vol ce l'est" avait résonné, ou avait retrouvé le pied de l'animal, bien marqué sur la terre grasse, et nous avions repris notre course, jusqu'au moment où nos oreilles exercées et aux aguets avaient entendu quelques notes de "l'hallali" là-bas, dans la coulée, nous apprenant que c'était fini, que le chevreuil avait été happé par les chiens, forcé, raidi, à bout de souffle.

Alors, nous n'avions pas mis longtemps à rejoindre les cavaliers, et maintenant, nous étions là, tous à pied, pendant que le piqueur avec son couteau de chasse dépouillait le broquant, et que les chiens grognaient de convoitise autour, attendant le moment de se jeter sur la proie chaude et sanglante, qu'ils avaient bien gagnée, il faut le dire. L'un d'eux surtout, semblait s'être constitué le gardien de cette dépouille et le cou-tendu, les dents menaçantes, il la défendait contre quiconque aurait voulu la lui enlever, obéissant seulement au piqueur et à deux ou trois chasseurs qu'il connaissait.



Pages de la Jeunesse



Les honneurs du pied avaient été faits selon l'usage, à qui de droit, et le signal de la curée avait été donné aux chiens. A présent, ils se disputaient les morceaux, cherchant à se les arracher mutuellement. Quand un conflit un peu plus violent s'élevait dans un coin, les belligérants étaient aussitôt séparés à coups de fouet afin de leur apprendre à se conduire d'une manière moins vorace. Les trompes sonnaient en parties de joyeuses fanfares que nous aimions et connaissions, tout le monde était détendu et souriant, on se disait à bientôt et on se séparait gaiement. Gaiement oui, mais un peu mélancoliquement tout de même pour ma part ; ce qui finit à toujours quelque chose de triste.

De nouveau, nous étions en voiture, faisant lentement notre retraite, pour ménager le cheval fatigué par la rapidité avec laquelle il avait marché jusqu'alors. Le soleil s'était couché tout rouge là-bas, derrière les grands chênes. Il en était resté pendant un moment à l'horizon de nombreuses zébrures de feu semblables comme forme à des arêtes de glaciers étincelants de neige ; puis elles s'étaient peu à peu effacées pour faire place à un ravissant reflet rose et mauve sur lequel se détachaient les branches en silhouettes foncées.

La gelée était à craindre pour le lendemain, et la terre allait devenir mauvaise pour chasser. Mais nous venions de prendre, et d'ici la prochaine fois, le temps ne pouvait-il pas changer ?

M. A. de Lauzon.

Tous les souvenirs du monde ne valent pas une espérance.

Un proverbe oriental :

« Si les hommes ne parlaient que pour dire la vérité, on entendrait trotter les fourmis. »

La résolution est comme une anguille : on la prend aisément, le diable est de la tenir.

Jeux d'Esprit

PROVERBE.

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de mots :

Grand — Ami — Rassuré — Utile — Bien — Bas — Mensonge — Non — Inutile — Long — Malheureux — Plaisir — Sage — Ennemi — Mobile — Dur — Partir — Rétrécir — Pleurer — Maladie — Mépris — Dispenser — Paix — Interroger — Haïr — Blanc — Amer — Mécontent — Été — Debout — Pleurer — Prudent — Désordre — Tôt.

DERNIERES PAROLES

Quel est le célèbre soldat condamné à mort qui s'est écrié : « Vive la France ! Camarades, droit au cœur ».

Réponses à Jeux d'Esprit

REPONSES

Portrait historique. Réponse : Elizabeth, reine d'Angleterre.

Ont bien répondu :

Antoinette Lalonde, Annette Martin, Isabelle St-Laurent, Aurore Bélanger, Elie Bélanger, Césaire H. Madeleine L. Blonde, Reine des Bois, Violette orgueilleuse, Coquette, Julie C. André Léveillé, Lucile et Suzanne V.

ENIGME

Dans les airs je m'élève et domine la sphère. Et je deviens un crime en descendant sur terre.

Réponse : Vol.

Ont répondu : Lucile et Suzanne V. Antoinette Lalonde, Annette Martin, Isabelle St-Laurent, Aurore Bélanger, Elie Bélanger, Césaire H. Madeleine L. Blonde, Reine des Bois, Reine des prés, Violette orgueilleuse, Coquette, Julie C. et André Léveillé.

Le cœur est un monarque constitutionnel. Nous devons le laisser régner, mais pas gouverner.

Petite Poste en Famille

GAI PRINTEMPS.—Ton pseudonyme me le fait désirer ce printemps régénérateur, dont nous avons si peu vu les sourires. Les manches courtes seront encore beaucoup portées cet été encore plus que l'année dernière. Pour ma part, je préfère la manche coupée un peu en las du coude. C'est plus distingué.

LOTTE PETTIGREW.—Il ne faut pas se décourager mes jeunes amis. Ce n'est pas parce que vous n'avez pas été heureux une fois qu'il faille abandonner la partie. Allons du courage, et recommencez votre travail.

Variétés

Un brave docteur qui a oublié un de ses clients dans sa tournée de la veille, vient réparer cet oubli. A la vue des tentures noires qui garnissent la porte, il a comme un pressentiment que son malade s'est passé de lui pour en finir. — Il s'approche un peu vexé du concierge :

— Est-ce que... ?

— Ce n'est pas la peine que vous montiez, dit le concierge, monsieur va descendre.

Un dentiste qui, comme tant de ses confrères, vient de faire fortune, s'est acheté une villa.

Il consultait hier un de ses confrères.

— Je veux donner un nom à ma propriété.

— Ah !

— Oui.

— Et lequel ?

— J'ai envie de l'appeler « Sans-Souci ».

— Appelez-la donc plutôt « Sans-Douleur ».

Le tact, c'est l'esprit au service du cœur.

La considération est le revenu du mérite de toute une vie.

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

—Ce pauvre d'Altone ! reprend le romancier, j'ignorais qu'il fut parti.. Ecoutez : "Nous avons la bonne fortune d'annoncer à nos lecteurs que M. Jacques d'Altone, l'explorateur si connu qui se double d'un érudit, a bien voulu nous promettre de nous réserver ses notes de voyage. On a beaucoup écrit sur l'Orient, mais M. d'Altone, nous en sommes convaincus, trouvera des aperçus nouveaux, des impressions inédites."

—C'est ça, raila Georges, il va découvrir l'Orient... quel poseur !

—M. d'Altone dit la comtesse, a publié déjà plusieurs récits de voyages : ont-ils eu du succès ?

—Qui voulez-vous, ma mère, qui lise ces machines-là ?

Si la vieille Mme Nessyer, qui humblement s'épouvantait en songeant que son fils aurait une comtesse pour belle-mère, avait entendu de quelle façon Georges prononçait "ma mère", elle se fut apaisée. C'était plus déferent, sans doute que lorsqu'il disait "maman", mais, tout de même, cela ne valait pas mieux.

Assise un peu en arrière, Camille avait ouvert une revue et paraissait absorbée dans sa lecture.

—Ce d'Altone, reprit Nessyer, mène une existence vraiment bien vide. En dehors de ses voyages, qui l'occupent un moment, quel intérêt a-t-il dans la vie ?... C'est un inutile.

Camille abaissa un peu sa revue et regarda le romancier. Elle vit sa pose nonchalante, ses traits réguliers sans originalité, sans énergie, et l'expression de mécontentement qui durcissait le visage de la jeune fille s'atténua, elle eut un sourire ironique.

—Les hommes vraiment supérieurs, fit-elle, devraient pratiquer l'indulgence.

Etourdissement, Georges demanda :

—Est-ce pour moi que vous dites cela ?

Alors, pour la première fois depuis les fiançailles de Marcelle, Mme de Givore entendit le rire de sa nièce.

Marcelle fronça les sourcils. Il ne lui plaisait pas que l'on se permit de railler Georges. Mais celui-ci ne paraissait point irrité. Dédaignant de comprendre l'ironie de ce rire, brusquement il revint à ses projets.

—Puisque vous pensez que la chose est possible, ma mère, j'irai demain, si vous le permettez, mettre en train l'arrangement de mon bureau.

—J'irai avec vous, dit Marcelle.

—Comme il vous plaira... Mais s'il fait aussi chaud qu'aujourd'hui, je pense qu'il vous sera plus agréable de rester ici, en cette oasis de fraîcheur, en cette ombre, en ces parfums... Sentez-vous l'odeur des bois, Marcelle ? Voulez-vous que ce soir, lorsque la chaleur sera tombée, nous allions dans la forêt ? Vous cueillerez des asphodèles et je graverai votre nom sur l'écorce lisse d'un bouleau ; nous serons idylliques autant qu'une romance.

—Allez, allez, mes enfants soupira la comtesse, on ne chante pas longtemps cette romance-là.

Marcelle proposa :

—Nous emmènerons Camille.

—Merci, chérie... Puisque nous parlons romance, je ne veux pas troubler votre duo...

Elle parlait sans amertume. Une gaieté railleuse demeurait au fond de ses yeux.

"Cette petite, se dit Mme Givore, est incompréhensible !"

Et Camille de nouveau penchée sur ses revues, se demandait pourquoi l'éloignement de Jacques d'Altone lui causait une sensation d'allègement.

Elle pensa qu'il voulait courageusement se distraire de sa peine. Peut-être reviendra-t-il guéri après ce grand voyage... Et elle sentait, dans son cœur se lever une confuse espérance.

X

—Evidemment, évidemment, il paraît très bien conditionné... Il est joli... et je ne doute pas que ce soit plus agréable d'aller ainsi à Paris et d'en revenir par des routes charmantes, à l'heure que l'on choisit, que de s'étouffer dans un wagon de chemin de fer ; mais enfin...

Dans la cour de la villa, autour d'un bel auto, rouge vif, trépidant encore et comme haletant après la longue course fournie, Mme de Givore tournait, cédant à la respectueuse contrainte de Georges qui avait passé d'autorité le bras de sa belle-mère sous le sien et la forçait à poursuivre son examen qu'il tâchait de rendre plus enthousiaste.

—Voyez, ma mère, comme le système des coussins se rabattant ainsi est simple. On y monte aussi facilement que dans un coupé et puis l'on y est extrêmement bien, sans l'ombre d'une secousse, c'est ce qui nous a décidés, Marcelle et moi. Nous avons pensé que vous y monteriez volontiers... Les environs de Fontainebleau sont charmants.

—Vous êtes bien gentil d'avoir pensé à moi, mon ami, je vous en suis reconnaissante mais jamais vous ne me ferez aller dans une de ces horribles machines... j'ai peur, même en voiture ordinaire !

Marcelle, debout près de l'auto, admirait son nouveau jouet avec un plaisir d'enfant. Elle raila sa mère de sa poltronnerie et soutint que, certainement, Mme de Givore, après un premier essai, rirait de ses terreurs. Georges était un chauffeur excellent, un chauffeur breveté qui, depuis longtemps, s'amusait à mener des machines. Il était d'une prudence...

Cette prudence, Mme de Givore n'avait aucune raison de la refuser à son gendre. Elle regrettait seulement qu'il l'employât tout à la direction de sa machine et n'en réservât point un peu pour le chapitre des dépenses. Elle dit cela sans trop d'aigreur, mais nettement. Le visage de Georges s'empourpra. Il quitta le bras de sa belle-mère qui demeura plantée en face de l'énorme lanterne dont le

verre la réflétait en la déformant hideusement, et dit, la voix sèche :

—Marcelle a désiré louer cette voiture.

—Pourquoi cela vous fâche-t-il, maman ? Si, pendant le mois que nous avons encore à passer ici, Georges doit se rendre presque chaque jour à Paris pour surveiller les travaux de la rue Saint-Guillaume, je vous assure qu'il est très pratique d'avoir un auto.

Mais le ton de Georges avait déplu à la comtesse. Elle déclara que la chose, en somme, ne la regardait point et, tournant le dos à l'objet du litige, elle prit une allée qui longeait la maison et gagna le jardin.

Accourue comme sa tante aux appels assourdissants de la trompe par lesquels Georges avait signalé leur arrivée, Camille voulut consoler Marcelle dont le visage s'enlaidissait d'une moue boudeuse.

—Ne te tourmente pas, va ! ma tante sera demain aussi satisfaite que toi... mais elle s'attendait si peu à vous voir revenir ainsi ! vous êtes partis en chemin de fer sans parler de rien.

—Nous voulions vous faire une surprise.

—Ma pauvre Marcelle, dit Georges d'un accent piqué, nos bonnes intentions ont été mal reçues.

—Enfin, reprit Camille, que l'injustice exaspérait toujours, ce n'est pas pour ma tante que vous avez loué cette voiture, c'est pour vous. Eh bien ! si vous êtes contents, cela suffit. Fallait-il qu'elle vous remerciât de vous être fait plaisir à vous-même ?

Mme de Givore ne désarma point. Elle fut, durant toute la soirée, d'une froideur polie qui se muait en silence désapprobateur aussitôt que ses enfants remettaient la question de l'auto sur le tapis ; et le lendemain matin, dans la chambre de sa mère, Marcelle dut écouter la mercuriale que Georges, la veille, avait arrêtée d'un mot.

Marcelle, libre de dépenser comme elle l'entendait les revenus de sa dot, devait se souvenir que ces revenus constituaient, jusqu'à nouvel ordre, l'unique ressource du ménage ; il y avait donc quelque imprudence à les employer à de coûteuses inutilités.

—Oh ! maman, pouvez-vous, pour quelques malheureux billets de cent

francs vous tourmenter et me tourmenter ! Je n'aurai que peu à dépenser cet hiver pour ma toilette, ayant les robes de mon trousseau.

—Les robes de ton trousseau te paraîtront démodées et ton mari sera le premier à te pousser à l'élégance. Tu sais que je lui ai toujours reproché d'être dépensier ? Cet auto m'inquiète, moins pour ce qu'il coûte que parce qu'il vient appuyer mon jugement. C'est une première preuve de cette tendance au gaspillage dont je savais Georges atteint. J'espérais que toi, que j'ai toujours connue raisonnable, tu saurais l'être pour deux, je me trompais. Ce n'est pas toi qui le convertiras, c'est lui qui t'entraînera à des fantaisies dépassant vos ressources.

—Ne dirait-on pas que nous sommes de pauvres gens !

—Tout est relatif : on est pauvre quand on dépense plus que l'on a.

—Georges, avec son talent, gagnera de quoi me donner tous les autos que je voudrai.

—Eh bien ! il fallait attendre ce moment-là et ne pas escompter un gain aléatoire. Tu n'es même pas certaine que ton mari continuera à travailler.

Oh ! par exemple !

L'air indigné de Marcelle apaisa Mme de Givore, elle jugea qu'elle allait trop loin et manquait de diplomatie. Pour réparer sa maladresse, elle parla des qualités de Georges qu'elle ne lui soupçonnait point avant son mariage et qu'elle se plaisait maintenant à reconnaître.

—C'est un excellent garçon qui t'aime sérieusement, j'en suis persuadée. Il dépend de toi de le rendre tel que nous pouvons le désirer. Mon Dieu, personne n'est parfait. Ce pauvre Georges étant garçon ne s'est pas toujours montré très raisonnable... Maintenant qu'il a charge d'âme, il serait fâcheux de le voir conserver cette même insouciance... Il ne travaillait pas beaucoup, je crois, et c'est dommage. Mais il a le travail facile. Il faudra le pousser à ne point négliger son talent, à le cultiver pour l'augmenter. Tu dois avoir de l'ambition pour ton mari. Enfin, intelligente et sensée comme tu l'es, je suis sûre que tu me comprends et que tu comprends aussi qu'en te parlant comme je le fais, je

n'ai en vue que ton bonheur. Al-lons, embrasse-moi... et va faire une promenade en auto. Vous l'avez, profitez-en. Camille sera enchantée de vous accompagner... moi, non... j'ai trop peur.

«Comme il faut faire des concessions !» soupira la comtesse, tandis que, rassérénée, Marcelle s'enfuyait avec la conscience d'avoir remporté une victoire. En fait, c'était une simple escarmouche après laquelle chacun gardait ses positions.

XI

«Mon bien cher enfant,

«Je suis très heureuse des bonnes nouvelles que me donnait ta dernière lettre ! Tu as dû, depuis, en recevoir trois ou quatre des miennes, et tu n'y réponds pas... Je ne suis pas inquiète cependant : si tu étais malade, ta chère petite femme me préviendrait.

«J'ai été bien touché des aimables choses qu'elle m'a écrites, elle doit être charmante, bonne, dévouée. Je remercie chaque jour le bon Dieu du bonheur qu'il te donne. Je suis certaine que ce bonheur même t'absorbe, qu'il est la cause de ton silence...

«Mais il ne me suffit pas de te savoir heureux ! Il faut, pour que je sois contente, me parler de bonheur... Fais un petit effort, mon Georges. Ton installation est achevée, puisque vous êtes revenus à Paris depuis deux mois. As-tu repris ton travail ?

«étais malade, ta chère petite femme l'échéance de janvier. Je suis bien triste de devoir te parler de choses ennuyeuses, mais, comme je te l'ai rappelé dans ma dernière lettre, l'emprunt que j'ai fait pour toi, au mois d'avril porte les intérêts payables par trimestres et au premier retard le capital devient exigible. Comment ferions-nous, mon Dieu ! si l'on nous réclamait toute la somme !

«Cela déjà aurait eu lieu dès le premier trimestre si, prévoyant bien qu'au début de ton mariage tu serais un peu gêné, ayant eu tant de dépenses à faire, M. Marchal n'avait eu la bonne pensée d'expliquer la chose au prêteur et de spécifier que tu serais libre par exception, de régler les trois premiers trimestres

“ensemble le 15 janvier ; nous y voyons ci bientôt... J'espère que tu ne seras pas embarrassé pour trouver cette somme, une bien petite somme pour toi qui peux gagner tant d'argent. Envoie la chose directement chez le notaire, au nom même de M. Marchal qui fera le versement et me remettra le reçu. Tu n'as jamais aimé traiter ces questions-là et je dois bien t'ennuyer... mais je ne t'en parlerai plus. Il ne faut pas m'en vouloir. Je suis une pauvre vieille femme maniaque, facilement inquiète. Quand, par malheur, je m'éveille la nuit et que je pense qu'à présent j'ai une grosse dette, c'est plus fort que moi : j'en ai jusqu'au matin à me tourmenter sans pouvoir me rendormir.”

Georges replia sans hâte la lettre de sa mère et la glissa dans son bureau ; puis, se renversant dans son fauteuil pour se distraire de l'énervement que lui causait ce rappel d'intérêts à payer, il admira, une fois de plus, l'arrangement du décor qu'il avait choisi.

Ici, vraiment, il était bien chez lui ; il y éprouvait, avec l'impression du confort nouvellement acquis, celle aussi, très précieuse, de la liberté reconquise ; rien ne manquait plus à l'harmonieux arrangement du bureau ou plutôt de l'atelier de Georges.

L'hôtel de Givore, pour la première fois, accueillait dans ses murs une décoration moderne. Tout, dans ce sanctuaire où s'était librement développé le goût du romancier, affectait les teintes fausses, atténuées, les lignes brisées chères à l'art nouveau. Mais rien d'exagéré ne choquait dans cette décoration créée par les maîtres du genre et dont Mme de Givore, consultée sur l'ensemble, avait dit : “C'est parfait, mon cher Georges, puisque seul vous devrez vivre ici ; pour moi, je ne pourrais jamais me décider à séjourner parmi ces choses baroques.”

Des verrières peintes garnissaient les fenêtres et la porte donnant sur la cour. À l'extrémité de la pièce, plus longue que large, une seconde porte faisait communiquer l'atelier avec l'hôtel même.

Sur le bureau un cadran englobé dans un bloc de cristal de roche, marquait la demie de six heures. Le feu qui, tout le jour, avait flambé

dans la pièce déserte, maintenant s'écroulait : Georges depuis une heure qu'il était là, ne songeait point à l'entretenir et il défendait qu'on pénétrât dans son bureau lorsqu'il s'y trouvait, à moins d'un appel. La plus brève interruption, disait-il, arrêta chez lui l'inspiration, coupait son élan.

Auprès de lui une lampe électrique, en forme d'iris éclos sous de larges feuilles qui figuraient l'abat-jour, envoyait sa lumière directement sur le manuscrit inachevé, aux feuillets épars. Près du foyer une autre lampe suffisait à rendre distinct jusqu'au moindre détail des choses.

— C'est assommant ! murmura Georges.

Malgré lui et bien qu'il eût dissimulé la malencontreuse lettre de rappel, il en croyait revoir les caractères penchés, fins, un peu tremblés, relire les motifs qu'il aurait voulu oublier : les trois premiers trimestres devront être payés ensemble en janvier. Un retard rendrait le capital exigible.

Il répéta : “C'est assommant !”

Sur un coin d'enveloppe, il griffonna des chiffres. Il lui fallait sept cents francs. Une misère.

Il se souvint du temps où il ne possédait pas cent sous et vivait d'expédients. Ce temps avait été relativement court en ce sens que ses livres, très vite, lui avaient rapporté de l'argent. Mais alors, ses dépenses augmentaient assez pour que la gêne demeurât et que les expédients fussent encore nécessaires.

Mme de Givore ayant exigé pour sa fille le régime dotal, Georges ne pouvait entamer la dot de Marcelle. Force était au jeune ménage de se contenter des revenus. Nessyer prit son livre de dépenses, eut une grimace devant les colonnes surchargées. Il ne restait rien — ou presque rien — à toucher et des factures gonflaient une pochette cachée au fond d'un tiroir secret, dettes anciennes que n'avaient pas acquittées les vingt mille francs empruntés sur la vieille maison de Saint-Jean-du-Pont-Routier.

Aucune revue, aucun journal n'avaient, en cartons, la moindre copie de Georges. Il ne travaillait plus depuis ses fiançailles et le public, dont nulle œuvre nouvelle ne réveillait l'attention, oubliait son livre dont la seconde édition traînait encore.

En somme, malgré le tapage des

journaux, amis ou payés, “Magda” n'était point un succès. Si Georges pouvait terminer l'œuvre ébauchée, la “Renaissance”, revue à laquelle il la destinait, lui ferait l'avance d'un millier de francs.

Mais le roman, interrompu par dix mois de repos, ne venait plus. Georges ne retrouvait pas l'idée que doit suivre le romancier comme un mineur suit le filon. La veine était rompue ; les personnages lui étaient devenus étrangers ; il ne reconnaissait pas les caractères créés par lui, ne voyait que des fantoches inanimés dont il ne pouvait ressaisir les ficelles.

Rageusement, il rassembla les feuillets, les frappa de son poing fermé.

— Vous travaillez encore ?

Entr'ouvrant à peine la porte, Marcelle apparut. Elle n'entra pas, respectueuse du génial labeur de son mari. Il fallait, pour qu'elle vint le trouver dans ce qu'elle appelait en raillant à peine — le sanctuaire, il fallait qu'un motif pressant lui servît de raison.

(A suivre)

Les femmes

Il se fait un mouvement parmi les femmes que j'approuve de tout cœur.

Je crois qu'il se lève, enfin, le jour où mes congénères daigneront prendre le souci de leurs intérêts propres. Cette douce et pacifique révolution ne manquera pas de créer un certain mouvement qui sera accueilli de tous avec plaisir. En effet qui ne sera pas heureux de constater autour de soi, un plus grand intérêt aux choses de la vie, un peu moins d'idéal, peut-être, mais plus de bon sens pratique et dans la lutte âpre que nous avons à livrer tous les jours, la réalité des choses nous arrachent tristement à nos rêves.

S'il est un rêve, cependant, permis de faire, c'est celui de laisser ceux que nous aimons dans une asance relative, et d'assurer leurs jours contre la misère. Or, il n'y a pas de plus sûr moyen pour accomplir ce noble dessein que de l'engager dans les assurances.

La Sauvegarde, son nom l'indique, est la compagnie d'assurances qu'il faut aux femmes. Qu'elles étudient sa constitution et les garanties qu'elle offre à ceux qui s'y assurent, et elles ne pourront que conclure que dans cette assurance, tous leurs intérêts sont sauvegardés. Que ce soit le premier devoir des femmes de procurer à leur famille une douce sécurité et à elles-mêmes la paix et la tranquillité d'esprit que donne le sentiment d'un devoir accompli.

Lady Business.

IL SUFFIT DE GOUTER AU FAMEUX "CAFÉ DE MADAME HUOT"

pour s'expliquer la vogue énorme qu'il a obtenue en quelques années : c'est un café de CHOIX résultant d'une combinaison de cafés des meilleures provenances et assortis de manière à combiner la force, l'arôme, le bouquet qu'une variété unique de café ne saurait jamais donner à la tasse. C'est un café riche qui tonifie le système, qui facilite le travail intellectuel aussi bien que le travail corporel. Il s'en est bu **Un Million de Tasses**, cela veut dire qu'il est de qualité supérieure. Essayez aussi notre assortiment d'**ÉPICERIES EXTRA-CHOIX**. Vous n'avez jamais eu rien d'aussi bon au même prix et même à prix supérieur :

Nous payons le fret dans les Pro- vinces de Québec et Ontario	2 lbs. Café de Madame Huot.....	75c.
	1 lb. Thé Japonais "Condor" } On 2 lbs de l'un ou {	40c.
	1 " thé noir Ceylan "Condor" } l'autre de ces thés {	40c.
	1 lb. Montarde "Condor" absolument pure, con- tenant toute son huile.....	50c.
	1 lb. Poudre à Pâte "Condor" sans rivale....	25c.
	1 lb. E. ices Assorties. Boîtes de 1 1/4 lb. Les plus hautes qualités.....	50c.

GRATIS

Sur demande
notre livret :

"L'Art de pré-
parer du bon
Café et du bon
Thé."

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA CARRÉ WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, a9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25
p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, a9.40 a.m., a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a9.40 p.m.

DE LA CARRÉ VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b5.15 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, L8.45 a.m., b4.45 p.m.
NOMININGUE, L8.45 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les
dimanches. (L) Mardi, jeudi et samedi. (c)
Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le
samedi. (1) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue
St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-
réal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Confé- rences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Ma- deline. Carême de 1892, par le P. Di- don. 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in- 12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jasi de Romano. 1 vol. in 1-2.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - - Montréal

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'ana-
lyste public du Gouvernement:

Montréal.

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé
et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un pa-
quet de la poudre appelée "THE COOK'S FA-
VORITE". Je trouve que c'est une excellente
poudre à pâte, SANS EGAL, prompte dans
ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et
elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-
SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les
phosphates combinés sont des ELEMENTS NA-
TURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.,
JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.,
Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1888.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous
recommandons l'essai de cette Poudre et vous
n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec
cette Poudre vous détrempez votre farine et
vous la conservez des semaines en la gardant
au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous
le permette; n'est-elle pas un bienfait pour
toute maîtresse de maison. Voyez nos circulai-
res. The COOK'S FAVORITE est très pure,
très économique et à bas prix. Les biscuits
faits avec cette Poudre se gardent plus long-
temps frais. Souvenez-vous que nous en sommes
les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. 74 Bell St 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads
du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales
dans les provinces du Manitoba ou du
Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservées, peut
être inscrite par toute personne qui est l'a-
nique chef d'une famille, ou tout homme
âge de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un
quart de section de 160 acres, plus ou
moins.

L'inscription peut être faite en personne
au bureau local des terres pour le district
dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les
conditions requises d'après l'un des sys-
tèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins
et la culture de la terre chaque année, pen-
dant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père
est décédé) du homesteader réside sur une
ferme dans le voisinage de la terre inscrite,
la condition de résidence sera remplie si la
personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la
terre possédée par lui dans le voisinage de
son homestead, la condition de résidence se-
ra remplie par le fait de sa résidence sur la
dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être
donné au Commissaire des terres fédérales à
l'expiration de l'inscription de la terre.

W. J. GIBBY

Commissaire des Terres Fédérales

W. J. GIBBY, 125, rue Saint-Jacques, Montréal.
Tous renseignements sur les terres fédérales

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte-Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tél. 505-1244

MONTREAL



Archambault

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant.

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES;
IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 c nts.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aïse et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT, PRIX 25c.

... LES VERS ...

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Les Vers

Ce remède a la forme d'une TRÈS PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants: étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr CODERRE POUR LES VERS.

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD.
MONTREAL, Can.

\$3.25 BALAYEUSES DE TAPIS POUR \$2.55



Balayer avec le balai ordinaire ne fait qu'envoyer la poussière d'une partie de la chambre à une autre. Souvent il vaudrait mieux ne pas balayer la chambre que d'en agir ainsi. Le seul moyen de balayer proprement est d'employer une de nos balayeuses. Non seulement elle enlève toute la poussière du plancher ou du tapis, mais elle la ramasse dans une boîte. Ceci supprime le trouble et l'ennui de se baisser et de ramasser la poussière dans le porte-poussière. Balayer d'après l'ancienne façon est réellement un procédé épuisant pour le dos. Mais le balayage devient un plaisir quand on emploie une de nos balayeuses. Les balayeuses que nous offrons cette semaine sont faites avec rouleaux à coussinets et roues avec bandages en caoutchouc. Elles sont en Sycomore, chêne doré et acajou. Le prix est réduit de \$3.25 à \$2.55.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANCE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies